

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 48, Rue VIVIENNE

MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE



MODES

Tous les objets dessinés dans ce numéro ont été faits spécialement pour le Journal; les modèles sont inédits et exécutés par la maison Henry, d'après les indications de votre modeste rédactrice qui les a créés. La mode est aux ouvrages faits en étoffe ancienne. Ce Supplément colorié reproduit autant qu'il est possible, les dessins et les couleurs si jolis et si effacés de ces vieilles étoffes, et souvent la forme du morceau laissée telle quelle, donne une certaine originalité à l'objet. On peut à défaut d'étoffes anciennes, prendre des étoffes modernes.

On se sert de l'aiguille, de la colle et du pinceau. La colle employée est celle des menuisiers, Lyon et Givet; on la casse en morceaux, on la met avec très peu d'eau dans un récipient en fer battu et l'on fait fondre dans un bain-marie, on s'en sert lorsqu'elle est tiède. Il faut trois pinceaux : un plat moyen, un fin rond et un très fin. Pour coller un galon, on pose la colle au milieu, on frotte pour qu'il soit bien appliqué, puis on passe le pinceau le plus fin, avec soin pour ne pas tacher l'étoffe, sous le bord du galon en le soulevant. Le bristol est employé pour presque tous ces ouvrages, on le couvre d'une mince couche de ouate pour donner un peu d'épais-



Robe de diaer et de soirée.

De madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

seur et de moelleux, surtout si ce sont des objets en bois que l'on recouvre. Avec un peu d'adresse, beaucoup de soin et de la patience, nos lectrices réussiront ces ouvrages. Elles trouveront même grand plaisir à inventer des dispositions de galon pour réunir deux petits morceaux de formes diverses; et une fois partie sur le chemin de l'invention, l'imagination aidant, on verra comme il est facile et amusant de créer, ne serait-ce qu'un simple petit plateau!

On trouvera chez monsieur Henry, à la Pensée, 5, rue du Faubourg-Saint-Honoré, toutes sortes d'étoffes anciennes ou des reproductions parfaitement imitées, galons, etc.

Petite poche à cartes, se suspend près de la cheminée. — Tailler le fond sur 16 cent. de hauteur et 9 cent. et demi de largeur, abattre les angles de la partie supérieure en cintrant un peu; la poche a 7 cent. et demi. Le fond est doublé, ainsi que la poche, celle-ci appliquée dessus; entourer d'un agrément frangé. Le modèle est en brocart

Louis XVI ancien et la frangette de la même époque.

Couverture de carnet à l'italienne. — Tailler en bristol sur la dimension d'un carnet quelconque, couvrir de ouate, appliquer l'étoffe en la collant aux bords et légèrement. Mettre un galon or que l'on col-

lera au milieu, et que l'on assujettira par quelques points à chaque bord. Mettre un galon sur le dos en le collant; la patte est cousue, la couper pour faire une boutonnière, et en regard coudre le bouton. Le dessus fait, préparer la doublure, qui se taille exactement pareille au-dessus, ainsi que les poches dans lesquelles se glisse la reliure du livre, les poches rabattent de 5 centimètres. Le modèle est en velours Louis XIII ancien, et la doublure ancienne en soie rouge.

Vide-poche. — Tailler le fond sur 46 cent. de longueur, 16 sur sa plus grande largeur (bas), 15 au milieu et 8 à la partie la plus étroite (haut). Le fond est appliqué sur une soie rouge pareille aux liserés des poches et du contour. Cintrer légèrement le bord inférieur, première poche 12 cent. et demi, hauteur de côté, 10 au milieu, à la partie échancrée; seconde poche, 9 cent. et demi, et 7 et demi au milieu; troisième poche, 8 cent. sur 6 au milieu. Nous ferons observer que d'un côté à l'autre la poche s'arrondit, et que l'échancrure du haut suit la même courbe. Doubler les poches et les espacer de 2 cent.; border à cheval le bord supérieur, de même le contour en prenant les poches; une petite dentelle en or au contour; deux pattes en galon or de chaque côté dans le haut; faire à chacune un œillet pour passer les clous qui la suspendront au mur. Le modèle est en soie ancienne Louis XVI et la petite dentelle en fil d'or fin également ancienne.

Petit cadre en bois pour suspendre la montre, une miniature ou tout autre petit objet. — Dévisser le pied, couvrir le cadre de ouate, appliquer dessus un morceau d'étoffe qui dépassera le contour d'un cent. et demi; à l'envers du bois, et au bord, étendre une mince couche de colle et rabattre dessus la soie en tamponnant avec un chiffon blanc. Tailler le galon sur la dimension du cadre, échancrer les angles, mettre sur cette partie coupée très peu de colle pour empêcher qu'elle ne s'effiloche, puis coller le galon en couvrant d'un papier pour ne pas abîmer la soie. Le dos est tendu d'étoffe ainsi que le chevalet. Celui-ci recouvert, le fixer avec les visées que l'on a ôtées. Le modèle est en soie brochée grise empire, ainsi que le galon du contour.

Livre de dépenses en damas Louis XIV ancien. — On procède pour cette couverture comme pour la précédente, seulement la disposition du galon est autre. Il encadre chaque côté et le dos est en damas; deux pattes pour fermoir; ces pattes sont faites de deux galons rassemblés par un surjet de manière à ce que le bord dentelé se retrouve extérieurement.

Livre d'adresses en Dauphine Louis XIV et galon or. — Faire comme pour les précédentes en disposant en coins un large galon que vous borde de d'un plus étroit dentelé. Le dos est fait d'un étroit galon cerné de chaque côté d'un galon dentelé, un point en soie de couleur jeté dessus les retient l'un à l'autre, un autre point est fait entre les dents du petit galon, une patte pour tenir le livre fermé. Doubler et mettre les poches.

Vide-poche. — Tailler la forme en papier bristol, 22 cent. de hauteur sur 15 et demi de largeur, abattre les angles du bord supérieur, tailler deux ronds ayant chacun 5 cent. de diamètre, appliquer de la ouate puis l'étoffe que l'on bâtit. Mettre la dou-

blure, border le contour d'un galon or posé à cheval, couvrir les ronds, les border à cheval et les réunir au vide-poche par un fin surjet fait à l'endroit. Arrêter la couture quand il restera 3 cent.; une patte en galon avec un œillet pour le suspendre. Le modèle, dessus et intérieur, est en étoffe Louis XVI, le galon ancien or et argent.

Pelote. — La doublure doit avoir 30 cent. de longueur et 20 de largeur, les quatre coins sont serrés par un ruban de soie en façon de sac de farine. La pelote bourrée de son et fermée, la garnir d'un effilé qu'on fait passer sous les angles. Modèle en broché gris avec fleur orange et frange bleue et jaune, le tout ancien.

Classeur en bois. — Pour recouvrir cet objet de bureau, les cloisons intérieures doivent être mobiles. On se sert de colle. Étendre de la ouate en y mettant un peu de colle, puis couvrir les panneaux de côté en collant la partie rabattue. Les cloisons et l'intérieur sont tendues en soie. On aura soin de ne pas couvrir les rainures dans lesquelles glissent les cloisons, afin de pouvoir les y introduire quand elles sont couvertes. Le dos est tendu d'une doublure pareille au fond avec un galon autour, même galon au bord du fond et aux panneaux. Le modèle est en soie ancienne Louis XV.

Carnet pour cartes de visites. — Hauteur, 12 cent. et demi; largeur, 17 et demi. Tailler un fin bristol sur ces mesures, couvrir d'étoffe et poser aux deux bords un galon; d'un côté un en chevron, et un autre en biais du côté opposé; doubler comme pour les livres avec poches pour les cartes. Le modèle est en brocatelle Louis XIII, le galon or et argent, uni et dentelé.

Vide-poche Marquise. — Le fond en bristol a 25 cent. de hauteur sur 15 de largeur. Arrondir le bas, cintrer légèrement le bord supérieur et creuser très peu les côtés, dans le haut seulement; couvrir le fond de ouate et appliquer une soie que l'on aura plissée d'un large pli creux encadré d'un pli couché. La poche a 42 cent. de longueur sur 18 de hauteur. La doubler en soie; on coud un effilé au bord supérieur; prendre le milieu, faire un pli creux doublé de 4 cent. de large, et aux extrémités deux plis étagés l'un sur l'autre. Les plis faits, la poche doit avoir quelques cent. de plus que la largeur du fond. Bâter le bas de la poche au fond, en ramenant les angles de la poche sous les plis couchés de côté, fixés à 5 cent. du bord supérieur du fond; ces angles aussi seront ramassés de plis. Maintenir par des points le pli creux en le rabattant sur la poche, un effilé au contour du fond dépasse très peu la poche; effilé encadrant le haut du fond. Pattes en soie pour le suspendre. Le modèle en soie Louis XV à beaux dessins et le fond en satin ancien bouton d'or.

Buvard en Dauphine et peluche. — Se fait comme les couvertures de livre, en plus grande dimension. Notre modèle a 32 cent. de hauteur sur 47 de largeur. La disposition est due à la forme des morceaux d'étoffe ancienne. Le dessus est encadré de galon et le côté des pattes est mi-partie en peluche plate et mi-partie vieille étoffe. Un galon les réunit et un agrément en or est collé sur la partie en peluche. Des angles en galon avec agrément au bas, deux pattes le

ferment. Dans l'intérieur, grandes poches et agrément autour.

Vide-poche Louis XV en soie de l'époque. — Dimension du fond 26 cent. de hauteur sur 30 de largeur. Arrondir le bord supérieur en larges écailles. Poche, même largeur que le fond, hauteur 15 cent. à la partie échancrée et aux côtés, 18 cent. à la partie la plus haute. Soufflet, 6 cent. de largeur au bord supérieur et 15 sur les côtés biaisés qui finissent en pointe. Sur le fond, tendu en soie mais, est jetée une draperie bordée d'une frange et sur la poche tendue d'étoffe, une draperie retenue aux extrémités par un chou en soie; frange au bord et au contour du vide-poche; les soufflets se réunissent aux côtés par un surjet que cache l'effilé. Patte en soie entourée d'effilé. Le dos est tendu en soie.

Les dimensions données pour le bristol sont justes, mais pour l'étoffe, les remplis ne sont jamais compris. Les cordons de sonnettes sont faits de morceaux d'étoffe ancienne, réunis aussi bien que possible; une frangette les encadre et une poignée en bronze ciselé les termine. Ces cordons sont pincés par des plis de distance en distance.

CORALIE L.

COSTUMES ET CONFECTIONS

De mademoiselle Thirion, boulevard Saint-Michel, 47.

Mademoiselle Thirion a ouvert la saison avec de charmants modèles de costume pour jeune fille et jeune femme. Un goût simple, animé d'un peu d'originalité, puis des prix raisonnables — grande attraction — et un travail parfaitement soigné; des draperies solidement arrêtées. Les costumes courants en un de ces lainages nouveaux aux noms étranges, méritent que nous vous les signalions particulièrement: de 60 à 90 fr., selon la garniture. Les corsages de mademoiselle Thirion vont on ne peut mieux, qu'ils prennent la forme veste, si variée, ou l'une de ces façons tendues élégamment ornées de revers, de fichu, de plastron, de guimpe. Les pardessus ont une coupe élégante et la veste et jaquette-tailleur sont on ne peut mieux réussies. A 40 fr., une jaquette en drap est bien confortable. Les costumes, quel qu'en soit le prix, sont également l'objet des soins minutieux de mademoiselle Thirion, la différence du prix provenant de l'étoffe plus ou moins belle, des garnitures simples ou riches.

MEUBLES, TENTURES, MODÈLES DE DRAPERIES, ETC.
M. Bessonneau, tapissier-décorateur, 19, 21, r. de Charenton

En ce moment où l'on est occupé de réinstaller son intérieur, nous rappelons que M. Bessonneau travaille à façon et qu'il a un goût parfait. Nous ferons aussi connaître à nos abonnées du Havre et de Blois que M. Bessonneau a un représentant dans chacune de ces villes, représentants ouvriers sortant de ses ateliers de Paris. Elles trouveront donc auprès d'eux tous les renseignements nécessaires et les prix avantageux faits par M. Bessonneau à



Costumes pour jeune fille et fillettes, de madame Léa-Berger, 72, rue Blanche.

nos abonnées. M. Auguste Certain, 61, rue d'Étretat, au Havre; M. H. Cousin, 16, rue Levée de Chaille, Blois, sont en correspondance journalière avec la maison de Paris; tous les déplacements sont à leur charge, de même pour M. Bessonneau s'il était appelé en province. Nous commençons avec ce Numéro la publication de modèles de tentures et de meubles exécutés par cet excellent tapissier; nous les varierons afin de donner un aperçu général de la mode, en fait de sièges, de draperies, en un mot de tout ce qui regarde l'ameublement.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 157 et 159)

Robe de dîner ou de soirée en soie à rayures moirées feutre et dentelle. — La jupe est en taffetas avec trois plissés échelonnés en dentelle; un tablier en satin cerise fait transparent sous un premier tablier en dentelle Victoria, pincé en plusieurs draperies, par un groupe de plis que maintiennent des agrafes et pendrilles en perles et chenilles. Les lés de derrière, montés à plis creux, s'arrêtent au troisième volant; très petit panier perdu de côté et traîne carrée en moire montée par des plis très serrés sur la pointe du corsage, lequel est en moire avec un décolleté en V garni d'une ruche de dentelle. Pour manche, un bouillon de dentelle serré au bas et une dentelle.

COSTUMES POUR JEUNE FILLE ET FILLETTE

Costume, pour enfant de cinq ans, en lainage brun doré et velours. — Jupe plissée de plis creux, avec une bande de velours marron, au bord, dépassée par une dentelle de laine. Corsage vague, froncé en chemisette avec des bretelles en velours attachées par un bouton en vieil argent, ceinture en velours faisant pointe, attachée de côté par un nœud. Un parement, fixé par un bouton à la manche ronde : 35 fr.

Costume en lainage mousse à rayures grenat, bleu et mousse clair, pour enfant de huit à dix ans. — Jupe

plissée et corsage-veste découpé en dents bordées de velours; un plissé-éventail dans l'écartement des dents, chemisette en velours fixée à la taille par un nœud. Col rabattu et parement à la manche; le tout en velours grenat : prix 40 fr.

Costume en lainage marine et velours grenat, pour enfant de quatre ans et plus. — Jupe très finement plissée, les plis cousus sur la moitié de la hauteur, en partant du tour de taille. La robe, égale nent plissée, avec une dentelle de laine marine au bord, un gilet en velours grenat; la robe montée à un empiècement carré en velours. Col droit. Une petite ceinture chiffonnée passe dans des attaches posées à la robe et sous la taille; nœud derrière.

Costume en lainage canevass mousse et velours de ton clair, pour jeune fille de seize ans. — Jupe largement plissée de plis plats; le dessus appliqué, dans le bas, d'un pave en velours. Polonaise garnie de dentelle de laine très enlevée des côtés près du poulf; les devants fuyants forment comme des paniers aigus dont le bord est suivi par un biais de velours qui se termine en pan dépassé par une corne; d'autres biais sont posés en bretelles, et ces bretelles fixées, aux épaules, par un nœud-papillon. Nœud à la taille, où se termine la pointe des bretelles. A la manche, bracelet en velours et nœud. Prix de 55 à 65 fr.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4544

Costume d'intérieur en Sicilienne brochée d'un dessin peluche. — Jupe en taffetas, deux tuyautés au bord et, au-dessus, deux volants en dentelle Chantilly sur lesquels jouent des pendrilles en perles et chenille; un troisième volant sur la partie découverte par la tunique, la quille est drapée de gauche à droite; lés de derrière droits et montés par des plis serrés. Corsage à pointe, avec un plastron-chemisette en dentelle ouvert carrément, à la poitrine. Un plissé tendu, en dentelle, suit le décolleté du dos et des côtés; dans l'intérieur, un fichu de gaze plissée. — Bas de soie rouge. — Souliers en satin. — Gants de Suède.

Costume de ville en faille vert myrte à pois veloutés

et broché myrte et crevette. — Sous-jupe en taffetas avec un tablier en broché sur lequel s'enfuit, en biais, le côté gauche de la tunique, tandis que le côté droit tombe verticalement; des plis-tuyau montent cette tunique au tour de taille, et, derrière, de longues coques en faille partent du dos et descendent très bas dessus. Le corsage est croisé à la taille sur un plastron en broché, avec des revers en velours myrte, revers et col droit en velours, ainsi que la ceinture attachée de côté par une cocarde en velours. Col-lerette et sous-manche plissées. Capote en velours myrte ornée de plumes de flamant. — Gants de Suède. — Bottes vernies.

CHRONIQUE



L'OMBRE de Molière a dû sourire, cette semaine, en voyant sa maisonnée au grand complet conduire triomphalement à l'église le cercueil de son successeur à la direction des ci-devant comédiens ordinaires de Sa Majesté.

Je loue et je félicite M. Emile Perrin, cela va sans dire, d'avoir fait une fin Chrétienne et je n'approuve pas moins ses subordonnés d'avoir suivi son convoi. Peut-être serait-ce se montrer sévère que de les blâmer d'avoir donné au cortège un caractère un peu théâtral. Peut-être aussi ne faut-il pas trop gourmander ces messieurs et ces dames d'avoir terriblement bavardé pendant la messe funèbre.

Dieu merci! je n'ai pas que des enterrements pour

remplir ma Chronique. Voici deux mariages comme ou n'en voit pas tous les jours. A tout seigneur, tout honneur! La fille du duc de Chartres épousait, la semaine dernière, dans le petit château d'Eu, ce Versailles de la famille royale actuelle, le prince Waldemar de Danemark. L'assistance, plus que modeste quant au nombre, se rattrapait, c'est le cas de le dire, sur la qualité. Et cependant deux places sont restées vides; celles du roi de Danemark et de l'impératrice de Russie. La France n'aime pas paraît-il, voir circuler sur ses routes tant de têtes couronnées. C'est ainsi que, dans nos maisons Parisiennes bien tenues, il est défendu de monter le grand escalier avec de gros paquets; cela peut gêner les personnes qui descendent. C'est un bien gros paquet qu'un sceptre et une cou-

PARIS

48, RUE VIVIENNE



Travaux de Fantaisies Artistiques en Étoffe Ancienne

Maison HENRY, 5, Faubg. Saint-Honoré.

10-85 3312 — Paris. Typ. Morris père et fils, rue Anclot, 64.



Falconer imp. Paris.

4545

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne. 48.

Écolottes de M^{me} TURLE. 3^r. de Cléchy. Jupons et Cournurs de M^{me} BORDEREAU. 32. r. du Sentier.

Châles cachemire de la COMPAGNIE DES INDES. 80. r. de Richelieu. Veloutine FAY. 9. r. de la Paix.

Machines à coudre de la C^{ie} Française. H. VIGNERON 70. B^{is} Sébastopol.

ronne dans le grand escalier Republicain et si, par aventure, les propriétaires le descendent (qu'on n'aille pas pour l'amour du Ciel, voir une allusion dans mes paroles) il importe que leurs yeux ne soient point choqués par la vue de ces objets inconvenants et désagréables.

Longue vie et prospérité à l'auguste couple!

C'est presque encore un mariage royal que celui du jeune comte de la Rochefoucauld avec mademoiselle de la Trémoille, car on coudoyait les Altesses Royales de France et d'Angleterre à la soirée du contrat. On les y coudoyait même trop, au goût des personnes qui ont de la peine à se tenir longtemps sur leurs jambes, car, à cause de l'étiquette, on pouvait à peine s'asseoir deux minutes quand, par hasard, il n'y avait ni prince ni princesse dans le salon où l'on se trouvait. Nous voilà loin des *Petites Affiches* qui publiaient démocratiquement les bans du mariage de M. Walde-mar de Danemark avec mademoiselle d'Orléans.

Revenons aux fêtes nuptiales de l'avenue Gabriel où l'on s'étonnait de voir tout le monde et des mondes si divers. C'est que, d'une part, le duc de Bisaccia est un chef de parti, genre de noblesse qui oblige encore plus que l'autre. Quant au duc de la Trémoille chez qui l'on trouve en même temps le grand chasseur, le haut gentilhomme campagnard, l'ami des arts et des lettres, il possède les qualités de ces emplois multiples, notamment une certaine largeur dans ses relations. Ajoutez à cela que la duchesse, sa femme, est la fille d'un des principaux ministres de Louis-Philippe. Joignez qu'elle a pour frère un personnage tenant à la diplomatie par les grandes ambassades dont il a été chargé, au parti Republicain par son attitude politique dans la Charente-Inférieure, et vous comprendrez que l'hôtel de la Trémoille craquait sous l'envahissement de la foule.

Quant à la cérémonie religieuse qui se fit à la Madeleine, c'était une cohue et, pour une fois, car il y avait dans le temple de Dieu plus d'élus que d'appelés. Je ris encore en songeant au nombre de personne qui ont trouvé moyen de me dire ou de m'écrire, à propos de n'importe quoi : « Nous allons au mariage la Trémoille ». Je ris surtout du spectacle que présentait le grand escalier de la rue Royale à la sortie ou plutôt après la sortie, car tous ces braves gens tenaient à montrer qu'ils avaient été de la noce. Aussi fallait-il les voir causant à gauche, saluant à droite, descendant une marche, en remontant deux, se multipliant sur tous les points comme le prince de Condé à Rocroy et, comme lui, « étonnant de leurs regards ceux qui échappaient à leurs coups ». J'ai vu le moment où la police serait obligée d'intervenir pour dégager le péristyle. Heureusement elle n'en a rien fait; tout ce monde aurait tenu à honneur de se faire conduire au poste pour y décliner ses nom et prénoms.

La future duchesse trouve dans sa nouvelle famille des exemples éclatants d'illustrations féminines, parmi lesquels sa jeune ambition n'a qu'à choisir. Une La Rochefoucauld commença l'éducation d'un enfant royal qui devait plus tard s'appeler Louis le Grand. Une autre bâtit un hôpital. Je doute que la duchesse Charlotte ait jamais le plaisir d'élever un Louis XIV; le cas échéant, je lui recommande de pousser le Catéchisme et la Géographie, deux sciences qui ont bien décliné dans notre beau pays de France depuis Féné-

lon et Bossuet, depuis Condé, Louvois et Turenne. Par exemple elle pourra, si le cœur lui en dit, construire des hôpitaux et même de fort vastes, car les pauvres ne semblent pas près de manquer chez nous. *Pauperes semper habetis*. Si cela continue, le nouvel « Hospice de La Rochefoucauld » pourrait compter, parmi ses pensionnaires, non seulement les électeurs républicains du comte Duchatel, mais aussi les aristocratiques invités du duc de la Trémoille.

« On n'entend parler que d'économie chez vous », me disait l'autre jour un étranger qui, pour la première fois, voyait de près le Paris actuel. Hélas! plutôt au ciel, que l'on ne fit pas autre chose que d'en parler! Plût au ciel, surtout, que nous fussions assez riches pour être économes. L'économie est l'art de ménager ce qu'on possède. Essayez de convaincre un muet qu'il ne doit pas parler trop haut! Les propriétaires campagnards ne peuvent tirer un sou de leurs terres. Les fermiers sont devenus des invités, plus ou moins polis, qui causent de bonne grâce, à l'occasion, avec les gens qui les hébergent, mais qui tomberaient de leur haut s'ils s'entendaient réclamer le prix de l'hospitalité qu'ils reçoivent.

Si vous apprenez qu'un ami vient de faire un héritage, gardez-vous bien de le féliciter. Il vous répond en vous priant de lui prêter cinquante mille francs; il doit payer les droits du fisc; le phylloxera est dans les vignes, et il faudra nourrir les métayers cet hiver.

Les citadins, plus heureux, n'ont à nourrir que leurs concierges, et ceux-ci, du moins, n'ont pas besoin de l'huissier pour se faire payer de leurs locataires. Ils n'en ont plus! Quarante-quatre mille appartements à louer; telle est la situation de ce qu'on appelle pompeusement la propriété immobilière. Dans ce nombre, les loyers de trente mille francs (vieux style) se comptent par centaines, ceux de la moitié de cette somme par milliers. Tous les jours, à notre époque, on peut entendre la conversation suivante :

« Combien votre premier étage? — Dix-huit mille. — Au revoir! — Eh! doucement! Offrez votre prix. — Quatre mille cinq. — Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. »

Il y a vingt ans la chose eût amené un envoi de témoins.

On se moque de nous autres femmes ou du moins on essaie de s'en moquer dans la nouvelle pièce du Gymnase : *la Doctoresse*. N'en déplaise à ces messieurs, je trouve que leurs épaules sont cinglées autant que les nôtres — et même plus — par le fouet de la satire. Le personnage ridicule de la comédie n'est pas la doctoresse; c'est son mari, ce monsieur qui se parfume, qui se poudre, qui se frise, qui vit du savoir et du travail de sa femme, une très jolie et très charmante femme, et qui la trompe avec une acrobate quelconque, laquelle, chose à remarquer, est une personne parfaitement honnête.

Je ne parviens pas, je l'avoue, à en vouloir beaucoup à madame des cigarettes qu'elle fume, quand je vois monsieur se fleurir comme une... demoiselle avec l'argent des consultations. Et — que les spirituels auteurs me permettent de le dire — si madame n'a pas le temps d'aimer son mari, c'est que le mari ne vaut pas la peine qu'on l'aime. Les malades et les livres ne sont qu'un prétexte comme, chez d'autres,

(La suite à la page 164.)

N° 1. Fichu en tulle brodé de perles genre plastron. — Des fronces le montent au bord inférieur du poignet que recouvre un col rabattu brodé de fleurs en perles. Bouquet de côté. Des fronces resserrent l'ampleur à la taille; elles sont dépassées



N° 1. Fichu-plastron et garniture de manche en tulle brodé, de la Scabieuse.

par un pan très court coquillé de dentelle et piqué, sous la spirale, de coques et de pans. La garniture de la manche se compose d'une draperie perlée, qui forme une chute extérieurement. Au dessus une coque.

N° 2. Bonnet en tulle pour demi-deuil. — Le fond du bonnet est fait de petits bouillons, pris dans de légères bouclettes de comète, au contour une dentelle.



N° 5. Coiffe en crêpe anglais blanc, pour grand deuil, de la Scabieuse.



N° 2. Bonnet en tulle bouillonné avec petit ruban comète.

Modèle de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

N° 3. Plastron en crêpe. — Le milieu est fait d'une pièce en crêpe appliquée d'une fleur en perles-chapelet noires. Trois biais en crêpe entourent cette pièce, le côté gauche croise dessus. Au contour un plissé en crêpe avec un rang de perles-chapelet au dessus.

N° 4. Capote en crêpe anglais, pour grand deuil. — Bouillonné, devant, calotte et passe droite; brides prenant de la calotte et passant sur le grand voile, monté après.

N° 5. Coiffe anglaise, pour grand deuil. — Se fait en crêpe anglais blanc. Deux bouillonnés superposés forment une passe élevée. Pris dans une coiffe en crêpe, sur laquelle il retombe, un demi-voile est froncé, dessus après la coiffe.

N° 6. Coiffure en dentelle espagnole, pour

dame âgée. — Une pointe-fichu en dentelle blanche, froncée à une passe couverte par des plumes mauves, desquelles s'élance une aigrette, tombe derrière et couvre la nuque; les pans sont ramenés et arrêtés devant, à l'encolure; de là ils tombent droits, en plas-



Visite et Manteau de Mesdemoiselles Vidal sœurs.

101, RUE DE RICHELIEU, 104.

tron, et forment une garniture au corsage simple et montant; au dos, les pans sont ramenés et arrêtés devant, à l'encolure.

N° 7. Visite en velours mousse et tissu à rayures veloutées mousse, violet et grenat. — Pans et basque en velours mousse, garnis



N° 3. Plastron en crêpe anglais. Modèle de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

de castor naturel. La pèlerine, retournée dans le bas, en tissu à rayures, s'ouvre, devant, sur une chemisette très fournie de dentelle. Castor aux deux bords et autour de la menotte qui sort de la pèlerine. Le dos est cintré et descend un peu sur la basque plissée, laquelle est montée à un tour de taille. Col en castor et belle agrafe en vieil argent.

N° 8. Manteau en ottoman et tissu à rayures veloutées mousse, violet et grenat.

bouclé velours en relief. — Devant de jupe en ottoman, plissé de plis rabattus, avec les devants ajustés en pointe genre corsage; au contour de cette pointe, passementerie en perles-chapelet noires pour cacher sa réunion avec la jupe. Les dederrière en tissu bouclé, montés au dos par des

fronces très serrées et dessinant une tournure prononcée; tout le long du côté perles-olives en bois. Un premier devant vague forme une manche pagode, sur laquelle se détache une pèlerine arrondie,



N° 4. Capote et voile de grand deuil. De la Scabieuse.



N° 6. Coiffure pour dame âgée, en dentelle espagnole blanche, ornée de plumes mauves. De la Scabieuse.

très cintrée, arrêté dessus. Perles-olives à la pèlerine; perles-chapelet au contour de la manche et au bord du col droit. Traversant le milieu du tablier, trois rangs de perles en draperie arrêtés, au milieu, par une belle plaque. La pèlerine arrondie se détache sur un devant qui fait manche; devant fuyant garni de perles-chapelet.

la fatigue du bal ou la migraine. En réalité, nous avons toujours le temps d'aimer... ceux que nous aimons. Mes beaux messieurs, faites-vous aimer de vos femmes, tout est là. C'est la vraie morale de la pièce du Gymnase, et je suis loin de la trouver désagréable pour nous. Il y a en France plusieurs millions de doctresses plus occupées, plus fatiguées et moins agréables à voir que mademoiselle Marie Magnier. Celles-là sont femmes de laboureurs, d'ouvriers, de pêcheurs et elles trouvent le temps de donner de beaux enfants à leurs maris et à leur patrie. Concluez!

D'ailleurs, une fois de plus, le théâtre moderne est

tombé dans ce défaut dont il ne peut se corriger: celui d'opérer sur des exceptions. Quand Molière se moquait des marquis et des médecins, les petits maîtres et les charlatans encombraient la Cour et la Ville. Je voudrais savoir combien, parmi mes lectrices, comptent une doctresse au nombre de leurs connaissances.

Ne craignez pas que je demande, en revanche, combien connaissent des maris qui, possesseurs de femmes intelligentes et jolies, portent leur tendresse aux pieds d'une étoile généralement moins pure que celle de la pièce du Gymnase. La question serait indiscrete et je la garde pour moi. CONSTANCE.

ELENIZZA

(SUITE ET FIN)



ANNETTA se tut. Cet interrogatoire l'inquiétait; elle ne l'avait point prévu. Si c'eût été à recommencer, elle eût gardé ses renseignements pour elle.

« Il faut répondre, dit le docteur en lui prenant les deux poignets dans ses mains tremblantes sous l'effort qu'il faisait pour se contenir. Apprenez-moi qui vous a instruite, ou confessez que vous avez menti. Vous ne sortirez point d'ici avant d'avoir fait l'un ou l'autre. »

— Oh! gémit-elle. Vous me faites mal! Je n'ai pas menti. C'est par mon mari que je connais cette malheureuse histoire.

— Cela suffit. Vous ne saurez jamais, jamais! la torture que vous me faites subir en ce moment. De quoi vous vengez-vous donc? »

Les poignets d'Annetta un peu meurtris étaient libres et, comme il arrive à la plupart des femmes, elle avait éprouvé de cette légère violence une sensation à laquelle une sorte de volupté mystérieuse n'était pas étrangère. Elle était seule avec cet homme qu'elle avait aimé jadis et l'on entendait à peine, au loin, les voix confuses des invités déjà réunis autour du festin champêtre. Au pied de la colline le paysage semblait s'endormir sous une légère vapeur qui laissait flotter paresseusement ses voiles. C'était une de ces amollissantes soirées d'Orient qui fondent comme de la cire les âmes les plus endurcies, quelquefois les vertus les plus rigides.

Fernand Guichen gardait un silence farouche et semblait ne plus s'apercevoir de la présence de sa compagne. Alors celle-ci vaincue par le remords et, qui sait? peut-être par un sentiment moins avouable, se laissa glisser lentement aux pieds de celui dont elle venait d'achever le désespoir. « Oh! Fernand!... » supplia-t-elle, la tête dans ses mains, fondant en larmes.

Ce fut — elle l'a dit depuis dans plus d'une heure critique de sa vie hasardeuse — la dernière fois qu'un homme put se vanter d'avoir fait parler le cœur de celle qui avait été la sentimentale Annetta Léonidis.

On entendit un bruit de pas qui s'approchaient et des rires étouffés. Sans doute quelques jeunes gens s'étaient mis à la recherche des retardataires.

« Venez! dit le docteur rappelé à lui-même. Il ne faut pas qu'on nous trouve ici. »

Elle se releva sans rien dire et prit le bras du jeune homme qui l'entraîna par un chemin détourné jusqu'au lieu choisi pour le repas. Là, un contraste violent avec la scène précédente les attendait.

Sur le maigre gazon de la colline, au centre d'un espace éclairé à giorno par des pieux portant des *mashallahs* et des lanternes vénitiennes, d'immenses nappes étaient étendues couvertes de fleurs, de cristaux, d'argenterie, et de mets fumants préparés sur place par le chef des cuisines de Petala, secondé de tout son état-major. Autour de cet étalage appétissant, les convives étendus sur des coussins, comme les Romains de la décadence autour du *triclinium*, avaient déjà commencé à faire honneur au pilaff aux cailles, déclaré incomparable.

Annetta et Fernand eussent payé cher la possibilité de s'affranchir du reste de la fête. Du moins, sans s'être donné le mot, ils cherchèrent des places qui ne fussent point voisines. Madame Papathopoulo s'installa près de madame Alexaki, non sans avoir été dévisagée curieusement par Elenizza qui ne fut pas longue à remarquer le trouble de son amie. Les allures singulières de celle-ci commençaient à déplaire furieusement à la jeune fille.

Le docteur vint s'asseoir à côté de Frémont qui l'avait appelé d'un signe.

« Tu ne peux savoir à quel point tu me désolés, dit tout bas le diplomate. Qu'y a-t-il de nouveau? Tu as l'air d'un condamné à mort à son dernier moment. »

— Je suis un condamné à mort, répondit Fernand. Et voici ce qu'il y a de nouveau: je viens d'apprendre, il y a cinq minutes, que tout espoir de grâce est perdu. Tu vois que tu ne te trompes pas.

Elenizza qui avait de bons yeux lisait malgré la distance sur le visage de celui qu'elle aimait et s'étonnait douloureusement de le voir de plus en plus sombre. Son voisin qui lui parlait depuis cinq minutes sans être écouté perdit courage et finit par lui dire:

« Mademoiselle, je porterai chez vous demain le plus beau diamant de la favorite d'Yildiz-Kiosk si vous pouvez répéter ma dernière phrase. »

— Et moi, répondit la jeune fille, je vous donnerais cette étoile qui se lève là-bas, si vous pouviez m'expliquer le mystère qui me rend distraite. Pardonnez-moi, monsieur! »

XXII

Cependant le dessert était servi; les conversations s'animaient et les gens les plus froids commençaient à se mettre à l'unisson de l'entrain général. Autour de la table, les bouteilles de Champagne faisaient sauter les bouchons, tandis qu'au-dessus de la tête des convives les fusées éclataient avec un crépitement de fusillade aérienne. La mosquée crûment éclairée par les flammes vertes et rouges des feux de Bengale, formait le fond du tableau. Bientôt, sur la rive européenne du Bosphore, d'autres fusées, d'autres feux de Bengale percèrent l'obscurité de la nuit. Des jardins des ambassades on renvoyait aux visiteurs du Mont Géant comme un écho de leur fête joyeuse.

Tout le monde s'était levé, après un dernier toast aux aimables organisateurs de cette partie royale-ment montée. Frémont, qui surveillait son ami, le vit avec une certaine inquiétude s'approcher de Théodoros Papothopoulo et lui murmurer quelques mots à l'oreille; après quoi les deux hommes s'éloignèrent ensemble et disparurent dans les ténèbres. Le consul, de son côté, n'était pas sans éprouver un étonnement considérable, car, depuis le jour où sa femme lui avait présenté Fernand, ce dernier ne lui avait pas adressé dix paroles.

« Monsieur, commença Guichen, quand ils furent bien seuls, quand vous aurez compris ma situation terrible, vous excuserez, j'espère, ma démarche. Autant que je puis croire, vous êtes avec la famille Alexaki dans les termes de l'intimité la plus complète ?

— En effet, monsieur le docteur.

— Permettez-moi de vous apprendre, si vous l'ignorez, que j'ai connu jadis, à Smyrne, leur nièce Elenizza, et que nous nous sommes alors engagés l'un à l'autre.

— Ensuite? demanda Théodoros, trop prudent pour ne pas se tenir sur la défensive.

— Ce mariage a trouvé, chez mon père, l'opposition la plus absolue pour un motif qui devait sembler plus indiscutable à un médecin qu'à toute autre personne. Vous savez, en effet, de quelle façon est morte madame de Montureux, soignée autrefois par mon père. Or il croyait, il croit encore qu'Elenizza est sa fille.

Le consul fit un mouvement, mais il continua de garder le silence.

« Je passe, poursuivit Fernand, sur le chagrin que j'ai éprouvé; deux ans n'ont pu l'affaiblir, et ma rencontre inattendue avec la nièce de votre ami l'ont réveillé cruellement. Tout à l'heure une révélation bien autrement terrible m'a consterné, car, si l'on m'a dit vrai, je suis séparé de celle que j'aime par un obstacle plus insurmontable aux yeux du monde que la crainte d'une folie héréditaire. Je vous adjure de me déclarer si, réellement, l'infortunée jeune fille n'a pas eu pour mère madame de Montureux dont elle porte le nom.

— Elle en porte le nom comme sa fille adoptive. On vous a dit vrai. Est-ce tout?

— Tout! s'écria le jeune homme, en se tordant les mains. Ah! vous savez bien que non! vous savez bien

qu'Elenizza est née d'une malheureuse déshonorée et maudite! Vous savez bien qu'elle n'a pas de famille, qu'elle est une pauvre vagabonde, fille de la vagabonde Mary! Et maintenant à quoi suis-je réduit? Faut-il que j'aille trouver mon père pour lui dire: « Celle que je voulais vous amener comme ma femme n'est pas la fille d'une folle, c'est l'enfant sans père d'une... » Ah! je comprends maintenant le trouble de madame Harrisson, quand elle a vu que j'aimais sa nièce!

— Jeune homme, interrompit Théodoros, permettez-moi de vous poser à mon tour une question: De qui tenez-vous cette histoire que vous semblez connaître si mal?

Fernand hésita. Sa délicatesse naturelle l'empêchait de nommer Annetta, bien qu'en ce moment il fût peu maître de ses paroles et de ses pensées.

« C'est bien, dit le consul, votre silence me suffit et je vous suis gré de votre réserve. J'ai eu tort de parler et je m'en veux à moi-même de ma faiblesse. Mais maintenant je n'ai plus le droit de me taire avec vous. On aurait dû, au moins, vous faire connaître la vérité tout entière.

— Le temps manquait, répondit Fernand. D'ailleurs je n'aurais pu entendre un récit qui devait être la condamnation de mon plus cher espoir.

— Qu'en savez-vous? Devenez plus calme et, tout au contraire, écoutez-moi patiemment. Ensuite vous déciderez ce que vous devez dire à votre père. »

Ils s'assirent sur un bloc de rocher à demi recouvert de mousse, et Papothopoulo commença le récit suivant:

« Vous connaissez ou vous avez connu les trois tantes d'Elenizza, puisque madame de Montureux n'était que sa tante. La plus jeune de mesdemoiselles Barkshire — elles étaient quatre — se nommait Mary et c'était, pour son malheur, une nature exaltée et romanesque. En face de la maison du père Barkshire, mort depuis longtemps (j'espère qu'il a rencontré plus d'indulgence là-haut qu'il n'en a montré ici-bas), se trouvait le logement d'un jeune officier turc de grande famille et fort beau, dit-on. Il se nommait Djemil-Bey. Je ne vous raconte pas comment Mary le vit et en fut remarquée, ni comment ils s'éprirent l'un de l'autre. Ce qu'il y a de sûr c'est que Djemil-Bey ayant été envoyé dans le corps d'armée de Damas avec le grade de *mir-alaï*, c'est-à-dire de colonel.... il ne partit pas seul de Smyrne.

» Par tout pays, cet enlèvement eût été considéré comme un déshonneur pour une famille. Mais voir une jeune chrétienne de bonne maison séduite par un Turc, c'est, dans tout le Levant, un fait invraisemblable et monstrueux. La ville entière fut consternée et ne s'étonna qu'à moitié de lire le lendemain, dans le journal le plus répandu, une courte phrase, dans la forme ordinaire des avis de décès, annonçant la mort de Mary Barkshire. Le père inflexible montrait par là qu'il ne pardonnerait jamais, et signifiait à tout le monde sa volonté de ne plus entendre prononcer même le nom de sa fille coupable.

» Il en fut comme l'entendait ce vieillard, que je ne puis m'empêcher de trouver atroce. Le silence se fit sur la fâcheuse aventure et bientôt la pauvre Mary fut aussi oubliée, du moins dans le public, que si elle

eût reposé dans le caveau de famille des Barkshire, à l'ombre des cyprès de l'élégant cimetière de Boudja. Un an après la fuite de la malheureuse, sa sœur Hélène, la seule qui ne fût pas encore mariée, épousait M. de Montureux.

» Cependant — ici je vous raconte des choses ignorées du public — Djemil-Bey et sa compagne étaient arrivés dans la nouvelle résidence du jeune colonel. C'était un village perdu de l'anti-Liban, du nom d'Hashbeyeh, au pied du mont Hermon. La population se composait de Druses, tous bergers et cultivateurs, y compris le chef qui exerçait sur eux une sorte de gouvernement patriarcal. Une assez misérable maison était la demeure de Mary, servie uniquement par une vieille femme catholique qui, heureusement, s'était prise en peu de jours pour sa jeune maîtresse d'un attachement véritable. Quant à la garnison turque, composée d'une cinquantaine d'hommes, dont Djemil-Bey avait le commandement, elle était cantonnée dans un vieux château à demi ruiné qui ressemblait moins à une forteresse qu'à une prison.

» Vous jugez de ce qu'était l'existence de la pauvre fugitive dans ce désert où elle était obligée de se faire comprendre par signes, même de Wurdeh, sa servante. Assurément l'homme à qui elle s'était donnée l'entourait de la tendresse la plus touchante, car elle avait eu le bonheur de tomber sur une nature élevée et généreuse. Mais après l'excitation des premiers moments la terrible réalité se manifestait et les remords déchiraient cette âme restée pure et délicate. Le pardon paternel l'eût à demi consolée, mais le vieux Barkshire avait renvoyé sans les ouvrir les lettres déolées et suppliantes de sa fille. Comprenez-vous qu'un père puisse se montrer aussi inflexible ?

— Ah ! soupira Fernand, ce n'est pas à moi qu'il faut faire une question semblable ! Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, monsieur, mais cette histoire me brise sans m'apporter de soulagement. Je déplore le malheur de la pauvre Mary, mais le mien n'en reste pas moins sans remède.

» Attendez, reprit Théodoros ; laissez-moi continuer. Je ne serai pas long désormais. Un vénérable religieux catholique, supérieur d'un couvent voisin, avait appris de la bouche de la vieille Wurdeh la triste situation de sa maîtresse. Il visita la jeune femme qui eut enfin la consolation d'entendre sa langue maternelle ; il lui prêta quelques livres, et, surtout, il l'assura que son Dieu avait une absolution pour toutes les fautes humblement avouées et sincèrement pleurées. Ce fut, pour la pauvre proscriée, comme un chaud rayon de soleil venant à luire dans un cachot glacé. Elle connut de nouveau l'espérance. Son cœur ému s'ouvrit à ces paroles de pardon qu'elle ne croyait plus entendre jamais. Bref, vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'au bout de quelques mois Mary était catholique.

» Ce n'était pas assez pour le saint prêtre qui était en même temps un homme d'un haut mérite et un maître dans l'art de persuader. Djemil-Bey, exhorté à son tour, comprit que, sinon le bonheur, du moins le repos de la conscience de celle qui lui avait tout sacrifié, se trouvait entre ses mains. Et il arriva une chose, bien rare assurément, mais qui n'est pas tout à fait sans exemple. Chez le jeune Musulman, un pro-

fond respect, une tendresse inaltérable et dévouée étaient venus peu à peu se joindre à l'aveugle passion des premiers jours. Enfin, que vous dirai-je ? il consentit à ce que la bénédiction du prêtre Franc descendit en secret sur sa tête et sur celle de Mary devenue son épouse légitime.

A ces mots, Fernand se leva d'un bond.

« Comment ! s'écria-t-il, le Turc l'a épousée ?

— Mais oui. Vous l'ignoriez ! On ne vous l'a pas dit ! Que diable ! le détail a son importance, cependant !

— Il l'a épousée ! répétait le jeune homme hors de lui et comme fou. Mais alors, Elenizza...

— Elenizza est le seul rejeton, régulier et authentique, d'une des grandes familles de la Turquie. Seulement...

Fernand ne tenait plus en place et semblait peu curieux du reste de l'histoire. Théodoros le retint par le bras comme il allait s'élancer, on devine dans quelle direction.

« Doucement, jeune homme ! Il faut que vous ayez la patience d'écouter la fin, sans quoi, dans l'état où je vous vois, vous commettriez quelque fâcheuse bévue. Seulement deux minutes de patience et vous serez libre.

» Quelques mois s'étaient passés. Mary, aussi heureuse qu'elle pouvait l'être, attendait, en cousant des langes, la suprême consolation d'une maternité prochaine. Hélas ! son court bonheur était à son terme.

» Au sud de Damas, à une journée de marche d'Hashbeyeh, dans le district de Hauran, une montagne ou plutôt un plateau de roches basaltiques domine la contrée. Le lieu se nomme Ledja ; on y arrive avec peine par des sentiers bordés de précipices faciles à défendre contre une armée. C'est là que Djemil-Bey tomba mort à cette époque, en poursuivant, à la tête de ses soldats, une bande de vagabonds descendus de ce repaire inaccessible pour piller la plaine. Quand la fidèle Wurdeh put arracher sa maîtresse du corps inanimé de son époux, elle s'aperçut que cette veuve d'un jour allait être mère. Elle dut oublier le mort pour s'occuper du petit être qui naissait. Mais presque aussitôt elle comprit que la frêle créature, enfantée au milieu du désespoir le plus affreux, serait doublement orpheline dans quelques heures.

» Le bon Père, appelé en toute hâte, baptisa la petite Hélène, la même que j'aperçois là-bas au clair de lune se dirigeant vers nous. Il reçut le dernier soupir et les dernières volontés de Mary, qui eut encore la force d'écrire quelques lignes pour solliciter le pardon suprême de son père et lui recommander l'enfant. Si jamais vous lisez cette lettre et que vous puissiez retenir vos larmes, je dirai que votre cœur est plus solide que le mien. Quinze jours après, vers dix heures du soir, on prévenait le vieux Barkshire qu'une femme arabe venue de loin demandait à lui parler. Ce soir-là, précisément, madame de Montureux était chez son père avec son mari, faisant ses adieux au vieillard, car le consul et sa femme s'embarquaient pour Marseille, avant le jour, en route pour la France qu'ils ne devaient plus quitter jamais.

» La scène fut terrible et sombre comme le dénouement d'un drame antique. Dans le salon où se tenait la famille on vit entrer une femme étrangement vêtue

d'un large pantalon blanc, sur lequel retombait une chemise de toile bleue serrée à la taille. Un voile de mousseline grossière ne laissait paraître que deux yeux noirs, brillants, surmontés de longs sourcils. Deux tresses grisonnantes, ornées de *mahmoudiehs* en or, tombaient par derrière jusqu'à la ceinture. Wurdeh — c'était elle — entra pieds nus; elle avait laissé à la porte du salon ses pantoufles de cuir rouge. Apercevant « le chef », elle courut, à demi courbée, vers le feuteuil où il était assis, et saisissant de la main droite le pan de la redingote de Barkshire, elle le porta à ses lèvres. Son bras gauche soutenait un enfant endormi, dont les langes laissaient voir des papiers et des lettres.

» A cette apparition inattendue, tout le monde, un instant, resta silencieux. Mais bientôt chacun comprit la vérité. Cette vieille femme, en costume arabe, cet enfant de quelques semaines, ces papiers scellés de cachets rouges, tout cela parlait assez clairement. La pauvre Mary était morte et le petit être orphelin venait chercher le pardon que n'avait pu obtenir sa mère!

» Sans qu'une parole eût été prononcée, madame Harrisson et madame de Montureux éclatèrent en sanglots. Mais bientôt elles essayèrent leurs larmes et se précipitèrent pour couvrir de baisers la frêle créature qui dormait, un doigt dans sa bouche, tandis que l'avenir de sa vie allait se décider. Cependant le vieux Barkshire s'était levé, le visage dur comme un marbre, et, d'un geste terrible, il montrait la porte à Wurdeh dont les yeux, en cet instant, lancèrent des éclairs. Immobile, la tête haute, fidèle jusqu'au bout, la vieille Arabe défiait l'orage. Alors madame de Montureux s'empara de l'enfant, et, pour la première fois de sa vie tenant tête à son père : « Essayez de me le prendre! » s'écria-t-elle. Désormais la petite Elenizza avait une mère; Mary, la pauvre reniée, pouvait dormir tranquille dans sa tombe au pied du Mont-Hermon. »

Théodoros cessa de parler sans que Guichen, qui avait la tête dans ses mains, changeât d'attitude. Mais, à la clarté de la lune radieuse, on voyait les épaules du docteur soulevées par des sanglots qu'il ne pouvait contenir.

« Jeune homme! dit le consul, vous pouvez pleurer. Moi aussi j'ai versé des larmes quand j'ai entendu raconter cette scène, et cependant je n'aimais pas comme vous. L'histoire est finie. Quand le soleil se leva, la mer portait vers votre belle France la fille de Djemil-Bey devenue Hélène de Montureux. Elle croit l'être en réalité car tous ceux qui l'entourent lui ont toujours gardé le secret de sa naissance, par un sentiment de pieuse tendresse. J'estime qu'ils ont eu tort, mais, quoi qu'il en soit, il ne faut pas que cette jeune fille apprenne la vérité sans y être doucement

préparée. Voilà pourquoi je vous ai infligé ce long récit. Vous m'excuserez.

— Monsieur, fit le docteur en se levant, du fond de mon âme, je vous remercie. Vous me rendez le bonheur. Je suis votre ami, votre ami dévoué, pour toujours. »

Il serra dans les siennes la main de Théodoros, puis il s'éloigna sans en dire davantage, car, maintenant, la plus douce des tâches lui restait à accomplir. A peu de distance il trouva sa bien aimée, celle qui allait être à lui pour toujours. Elle se promenait à pas lents dans un groupe, à côté de madame Alexaki. Le gazon avait étouffé le bruit des pas de Fernand, aussi la belle rêveuse tressaillit en entendant une voix altérée murmurer presque à son oreille :

« Elenizza! »

A la seule vibration de cette voix qui frémissait, comme jadis, de bonheur et d'amour, elle comprit que l'heure fidèlement attendue était arrivée. Elle prit le bras qu'on lui offrait, ce bras qui lui appartenait comme l'être tout entier, elle le savait, elle le sentait; puis, sans savoir si ses pieds touchaient la terre ou si des ailes la soutenaient, la jeune fille se laissa conduire à l'écart.

Quand ils furent seuls, Fernand se mit à genoux, et, les yeux fixés sur ce beau visage chastement baigné d'une lumière douce :

« Mon âme! ma vie! mon trésor! s'écria-t-il, pourrez-vous me pardonner jamais ce que je vous ai fait souffrir? Ne me dites pas non! Quand je vous aurai tout expliqué, quand vous serez à même de comprendre... »

Une petite main se posa sur ses lèvres et l'interrompit.

« Mon bien aimé, disait Elenizza, je n'ai pas besoin d'explications. Vous me voulez? me voici. Pas une minute je n'ai douté de vous, le plus noble, le plus cher des hommes. J'ai souffert, il est vrai. N'a-t-on pas prétendu que je devais vous oublier? Mais j'étais sûre, moi, qu'un jour ou l'autre vous viendriez chercher celle qui avait votre promesse.

— Oh! Dieu! répondit Fernand, est-ce possible? Moi qui me croyais jugé, condamné par vous? Si vous saviez tout ce que j'entends depuis un mois! Et comme je devine tout ce que vous avez dû entendre! »

Elle haussa doucement les épaules avec un mystérieux sourire et se baissa un peu pour toucher de sa bouche le front de son fiancé toujours agenouillé devant elle. Puis, ouvrant sa robe et en tirant des fleurs sèches qui avaient quitté leur parfum pour en prendre un autre, sans perdre au change :

« Embrassez-les aussi, dit-elle, vous leur devez bien cela! »

FIN.

L. DE TINSEAU.

Les Patrons suivants seront donnés en Novembre :

Le 7 Novembre.	— Manteau à capuchon. — Corsage fillette. — Robe-blouse. — Polonaise. — Corsage. — Mantelet.
Le 14 id.	— Patron découpé : Pardessus pour fillette de neuf ans et plus.
Le 21 id.	— Manteau. — Corsage. — Corsage à gilet. — Mantelet.
Le 28 id.	— Patron découpé : Corsage pour costume de dame.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4544
Et un Supplément : Travaux à l'aiguille en étoffe ancienne, fantaisies montées coloriées.



Chapeau amazone, pour jeune fille.

MODÈLES DE CHAPEAUX

de

M^{me} BOUCHERIE

Rue du Vieux-Colombier, 16.

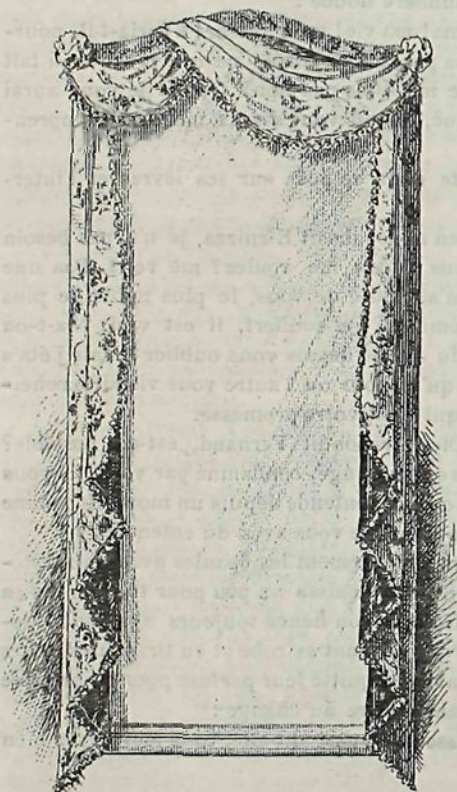
Chapeau amazone, pour jeune fille. — Feutre marine avec le bord retourné tendu en velours. Autour de la calotte un galon arrêté, devant, par une cocarde, et sur le côté une très élégante fantaisie faite de plumes rouges, noires et gris bleuté.

Capote en feutre de soie bronze. — Garniture en dentelle et fantaisie en plumes rouges, brunes et Chartreuse. Très élégante capote à forme séyante; les brides en dentelle à la pièce.



3533

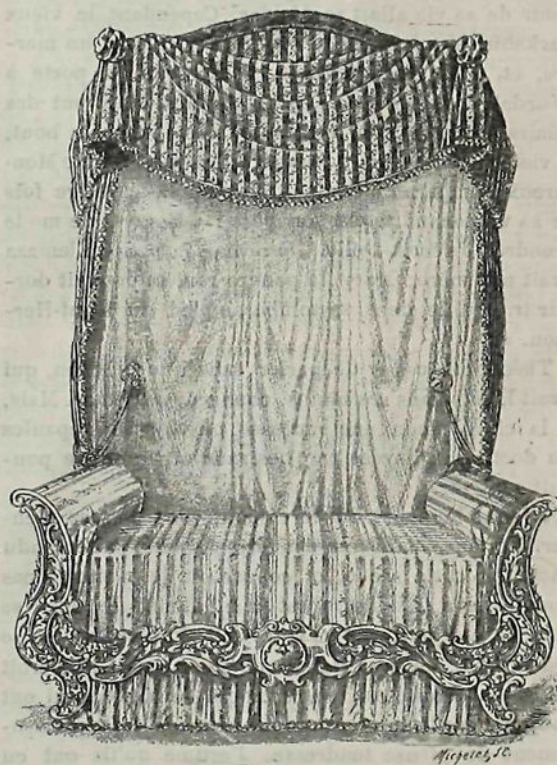
Capote en feutre de soie bronze.



Entre-deux de fenêtres, glace drapée.

Modèles de M. Bessonneau, tapissier-décorateur à façon, 19-21, rue de Charenton.

Glace drapée d'étoffe ancienne. — Le haut du cadre en bois a la forme Louis XV; il est couvert d'une soie ancienne rouge brochée de bouquets. Cette même étoffe sert de doublure aux chutes drapées, lesquelles, ainsi que les petites draperies qui se détachent sur la glace, sont en soie ancienne crème couverte de bouquets effacés et de trains de verdure. Frangette en soie assortie.



Lit drape en étoffe Louis XVI.

Rideaux de lit en étoffe Louis XVI à rayures bleues et rose ancien, avec courant de fleurettes. — Fond de lit rose ancien drapé légèrement. Le ciel de lit couvert de drap bleu; une seule grande draperie, devant, deux semblables plus petites sur les côtés, re-

liées à la grande par une pente que fixent des choux. Au contour frange à pompons. Le couvre-lit est en mousseline de soie orientale à rayures éteintes et brochées. Le volant assorti.